

E/1968.10.14 — André Malraux, «Ausland : “Barrikaden sind nur Theater”, Spiegel-Gespräch mit dem französischen Kulturminister André Malraux», *Der Spiegel* [Hambourg], vol. XXII, n° 42, 14 octobre 1968, p. 138, 140, 142, 145, 147, 148, 150.

Repris sous le titre «André Malraux s’explique...», *Le Nouvel Observateur* [Paris], n° 205, 14-20 octobre 1968.

---

**André Malraux**

### André Malraux s’explique...

L’invité, cette semaine, n’est pas celui du *Nouvel Observateur*. C’est l’invité du grand hebdomadaire allemand *Der Spiegel* auquel le ministre français de la Culture vient d’accorder une interview. Nous publions ce texte, en même temps que *Der Spiegel*. Les positions du *Nouvel Observateur* sur tous les sujets dont parle Malraux sont trop connues pour que nous ayons à préciser nos distances. L’intérêt de cette rubrique est au demeurant de donner la parole à des personnalités qui sont souvent en désaccord avec nous mais qui peuvent compléter notre information et inviter à la discussion.

*Question* — André Malraux, vous êtes ministre du général de Gaulle, c’est-à-dire qu’au moins en apparence vous reniez votre jeunesse. Comment l’auteur révolutionnaire de *La Condition humaine* et de *L’Espoir* peut-il accepter d’être conservateur et, en somme, infidèle à lui-même ?

*André Malraux* — Si j’étais resté fidèle à ce que certains appellent le passé révolutionnaire – et qui pour nous n’avait qu’un sens : la défense de l’Union soviétique – qu’aurais-je fait ? J’aurais signé des pétitions.

Mais moi, j'ai eu à proclamer l'indépendance de nos anciennes colonies africaines. J'ai eu dans l'affaire algérienne une position que tout le monde connaît et qui m'a fait courir le risque d'être assassiné. Une pauvre petite fille, atteinte à ma place, en a perdu la vue.

Il ne s'agissait pas de signer des pétitions mais de recevoir de mauvais coups. Dans l'ordre des choses auxquelles je tiens, il me semble que j'ai assumé infiniment plus de risques que les gens qui se permettent de me juger et qui, généralement, se sont contentés de mettre « leur fauteuil dans le sens de l'histoire », selon le mot d'Albert Camus.

*Question* — Vous n'êtes plus cependant le même homme ?

*André Malraux* — Il y a une partie de vrai à constater un profond décalage entre la pensée de ma jeunesse et ma pensée actuelle. Seulement je pense que des facteurs extérieurs d'une énorme importance historique ont joué.

Quel était, disons en 1934, notre sentiment à tous ? Nous étions avant tout des antifascistes. Et nous nous étions mis spontanément au service du pays qui défendait notre cause, l'Union soviétique. Il s'agit bien sûr de la première époque, celle qui précède les procès de Moscou.

Nous n'étions pas du tout persuadés que dans une guerre entre Hitler et l'Union soviétique, celle-ci serait victorieuse. Il s'agissait donc de défendre quelque chose d'extraordinairement concret.

Mais la situation a complètement changé. Autrefois il y avait des fronts populaires. Aujourd'hui, il y a des démocraties populaires. Et je n'exagérerai pas en disant que ça a beaucoup changé. Sans en dire plus, tout le monde me comprend très bien.

Je vais vous dire le fond des choses. Pendant la Résistance j'ai épousé la France. En définitive ceux qui prétendent m'attaquer en disant que je ne considère plus le prolétariat comme ce au service de quoi nous devons nous mettre avant tout ont raison. En fait j'ai remplacé le prolétariat par la France.

*Question* — En faisant fi de la lutte des classes ?

*André Malraux* — Parfaitement. Je considère à l'heure actuelle que le problème national est plus important que la lutte des classes. Pour deux raisons : la première c'est que l'évolution a été gigantesque. Nous avons sept millions et demi d'ouvriers en France, sept millions et demi d'électeurs ouvriers sur environ trente millions de votants. C'est dire que la réalité n'est en rien marxiste. Nous n'avons pas du tout de majorité ouvrière et ce n'est pas à travers l'idée complètement fautive d'une majorité ouvrière que nous pouvons faire quelque chose.

*Question* — Mais le mois de mai ?

*André Malraux* — Nous allons y venir. Il reste une chose essentielle à mes yeux. Chaque fois que nous parlons de nation, on a tendance à réinterpréter le phénomène national comme au XIX<sup>e</sup> siècle. Or, lorsque je parle de la France, la France n'est pas pour moi une «valeur» – elle peut l'être «aussi» – mais elle est d'abord un «problème».

Pour moi les nations sont devenues la plus grande problématique du XX<sup>e</sup> siècle. Qu'il s'agisse de Victor Hugo ou de Karl Marx, dont le XIX<sup>e</sup> siècle a pensé que le XX<sup>e</sup> serait internationaliste. Or les faits nous montrent que Nietzsche a vu juste, en disant que le XX<sup>e</sup> serait le siècle des guerres nationales, et non les théoriciens marxistes.

Nous sommes en face d'un phénomène criant : la naissance ou la reconnaissance, partout, des nations. Ce ne sont pas du tout les nations d'autrefois qui sont en train de renaître. Mao Tsé-toung est en train de faire une Chine qui est foncièrement nationale. Bon, elle n'est plus du tout la Chine des empereurs, et les problèmes qu'elle pose au monde ne sont plus ceux de la Chine des empereurs. Lorsque je parle de la France il n'y a rien de commun, à nos yeux, entre la France que je veux défendre et la tentative d'hégémonie française du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce sont deux choses complètement différentes. Je me résume : le fait capital, c'est la naissance des nations en tant que problème.

*Question* — N'est-ce pas réveiller et justifier le nationalisme allemand dont on connaît les méfaits et dont certains redoutent les dangers ?

*André Malraux* — Posons la question : «Est-ce que l'Allemagne est un pays où l'idée de nation est particulièrement dangereuse, comme du reste dans tous les anciens pays fascistes, Italie comprise ?» La réponse est oui.

Mais cela ne nous dispense pas de voir les problèmes là où ils sont. Cela signifie seulement que les intellectuels allemands doivent sérieusement se demander comment faire exister une nation allemande qui ne soit pas la nation hitlérienne. S'ils ne veulent pas le faire ils se coupent eux-mêmes du destin historique.

Si je défends le fait «nation», c'est parce que je le constate comme donnée expérimentale. Ce n'est pas parce qu'il me plaît ou me déplaît. Je suis frappé de voir que notre civilisation est en train de découvrir à la fois l'importance politique du phénomène «nation» et les développements nouveaux de la culture, dans leur dimension mondiale.

Ce qui se passe dans l'ordre de la culture ne coïncide pas avec ce qui se passe dans l'ordre de la politique. C'est très important parce que nous avons pris au XIX<sup>e</sup> siècle l'habitude de croire que cela allait ensemble. Or ce n'était pas vrai du tout. Nous le voyons très bien au XVI<sup>e</sup> siècle où les grandes religions ont pris des formes nationales alors qu'elles se voulaient universalistes.

Je pense que si nous parlons culture j'aurais à vous dire des choses qui semblent en opposition avec ce que je pense politiquement. Je crois que telle est la vérité et je crois que notre civilisation est ainsi. Une autre chose me paraît importante : presque tous nos camarades intellectuels pensent, à nos yeux, en termes du XIX<sup>e</sup> siècle. Je crois que nous sommes en face du plus grand changement que l'histoire ait jamais connu.

En une seule génération on peut dire que l'aspect du monde et les problèmes spirituels essentiels ont été transformés. Cela n'est jamais arrivé, même à la chute de Rome. Parce que la chute de Rome cela s'est passé en plusieurs générations. Par conséquent un homme, durant sa vie, ne l'avait pas vécue tandis que nous, nous le vivons.

Il est donc essentiel de voir clairement quels sont les problèmes que pose la nouvelle civilisation. Et de savoir d'avance que nous ne les résoudrons pas avec les solutions du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Question* — L'écrivain André Malraux ne s'est pas senti touché par les sentiments révolutionnaires qui se sont exprimés en mai, parfois même de manière surréaliste ? Les étudiants n'ont-ils pas revendiqué «l'imagination au pouvoir» ?

*André Malraux* — Procédons par ordre. Les événements de mai se caractérisent par la conjonction de deux séries de faits différents. D'une part celle qui engage les étudiants, de l'autre celle qui concerne les grandes formations prolétariennes. Si nous n'avions pas eu l'union des deux choses, nous n'aurions pas eu du tout un mouvement révolutionnaire. Nous aurions eu un mouvement étudiant, que tout le monde connaît, que le Japon, le Mexique ont connu, et qui est naturellement un problème d'un intérêt extraordinaire. Mais les deux choses se sont rejointes et si nous voulons les analyser nous devons les distinguer.

*Question* — Est-ce un hasard si elles se sont rejointes en France ?

*André Malraux* — Nous allons y arriver. En ce qui concerne les étudiants je suis, si vous voulez, amusé par ce que vous appelez avec raison le surréalisme, mais je ne le prends pas une seconde au sérieux, parce que nous avons été formés par une pensée qui n'était pas du tout une pensée surréaliste ou même morale, mais qui était une pensée politique. Vous m'avez cité la phrase «d'imagination au pouvoir». Mais voyons c'est une plaisanterie ! Est-ce que nous allons oublier, nous qui avons su ce qu'est une vérité politique, est-ce que nous allons oublier tout ce qui a été notre vie ? Ce n'est pas l'imagination qui prend le pouvoir, ce sont des forces organisées.

*Question* — Le refus de la société de consommation est cependant très profond ?

*André Malraux* — C'est un phénomène mondial. Il a, à mes yeux, une explication d'une importance primordiale. Nous sommes la première civilisation qui ne soit pas en accord avec elle-même. Sauf peut-être pendant les deux ou trois siècles de Rome, les civilisations qui nous ont précédés étaient ou bien religieuses – et alors on constatait une identité, une analogie entre l'homme et le cosmos, entre l'homme et Dieu – ou bien vous aviez la Grèce.

Mais, attention, la Grèce était un pays où la notion de l'homme était accordée à sa notion du cosmos. C'est cela que la Grèce a apporté au monde, c'est, pourrait-on dire,

ce que la Grèce a inventé. Pour un homme comme Périclès, l'homme était accordé au cosmos sans être réellement accordé à Dieu, bien sûr, mais il y avait un accord.

Avec notre civilisation, dont les machines sont les grands symboles, mais que l'on appelle civilisation des machines, que l'on appelle civilisation scientifique, que l'on appelle civilisation des lois de l'univers, il nous arrive quelque chose qui n'est jamais arrivé.

Supposons que vous ayez demain à résumer ce que vous pensez de l'univers et de la matière, que vous ayez à faire une mise au point des connaissances les plus récentes sur l'univers et la matière. Vous pouvez parfaitement vous supprimer. L'homme n'a aucune importance. Il n'y a rien de commun, disons-le pour simplifier, entre le point de vue d'Einstein sur la nature de la matière et le point de vue d'un grand psychanalyste sur la nature de l'homme. Ce sont des choses qui sont devenues complètement séparées.

Alors là, je crois que nous sommes en face d'un phénomène d'une immense importance et que dans une certaine mesure, il faudrait le nuancer à l'infini. C'est ce qui explique la situation actuelle de la jeunesse. Nous avons affaire à une jeunesse qui, en définitive, est désaccordée par rapport à l'univers. Et plus elle est à l'intérieur d'un minimum de connaissances, plus elle en prend conscience.

C'est ce qui fait la gravité du mouvement étudiant. N'oublions pas cependant que ce mouvement existe depuis plus de cent ans : le mouvement étudiant russe, le mouvement étudiant japonais ou mexicain ou français maintenant.

*Question* — La conjonction entre le fait étudiant et le fait ouvrier ne vous paraît pas un phénomène durable.

*André Malraux* — Non.

*Question* — Pour vous c'est un simple hasard.

*André Malraux* — Il me paraît difficile de répondre «hasard». Je dirais plutôt que la jeunesse prolétarienne se trouve devant des problèmes assez semblables dès qu'elle milite.

*Question* — Vous voulez dire que les jeunes ouvriers se sont trouvés à l'origine de la grève de l'ensemble de la classe ouvrière ?

*André Malraux* — C'est cela ! Les problèmes sont assez parallèles. D'autant plus qu'il ne faut pas sous-estimer, en politique, ce que j'appellerai les sentiments négatifs. Avant d'être prosoviétique, ce que je n'ai jamais tellement été, nous, nous étions fortement antinazis. Aujourd'hui, un certain nombre des jeunes disent qu'ils sont contre la société de consommation. Ils ne savent pas très bien ce que ça veut dire. Ce qui est vrai, c'est qu'ils sont «contre» et cette opposition violente était identique du côté ouvrier et du côté étudiant.

Cependant nous avons en France le sentiment qu'il se passait quelque chose de très superficiel. J'en ai parlé à un diplomate allemand au pire moment de la grève. Je lui ai demandé ce qu'il en pensait. Et il m'a répondu : «Comment voulez-vous que je prenne ça au sérieux, moi qui ai connu Spartacus ?» Je pense qu'il exprimait quelque chose de très vrai. Avant 1933, en Allemagne, le conflit était partout. Vous ne pouviez pas aller dans un bistrot sans tomber sur des gens en train de se battre : les uns, étaient nazis, les autres communistes. Le conflit était au cœur de tous les individus.

Chez nous, on aurait dit que le conflit se limitait aux manifestants. Et une chose m'a encore plus étonné : je n'ai pas trouvé de haine. J'ai vu des manifestations, les nôtres et les leurs, or que ce soit sur les Champs-Élysées – et là, vous savez, une manifestation d'un million de personnes peut devenir très vite une manifestation haineuse – ou à la Bastille, les manifestants étaient sans haine. Regardez les photos.

*Question* — Ce mouvement de mai s'expliquerait davantage, selon vous, comme phénomène de civilisation plutôt que comme phénomène politique ?

*André Malraux* — Il prend probablement les deux formes à la fois, comme toujours. Mais lorsque vous distinguez la contestation politique et, disons, la contestation éthique, il se trouve qu'à l'heure actuelle, au contraire de notre jeunesse, les intellectuels ont accepté une sorte de division complète entre leur comportement et, si l'on peut dire, leur prédication.

C'est un phénomène nouveau. Autrefois, au XIX<sup>e</sup> siècle, on estimait que le sentiment moral devait prendre sa forme politique. Si bien que de ce point de vue les événements du mois de mai me paraissent la fin de quelque chose.

De même que la révolution d'Octobre est la dernière grande révolution technique du XIX<sup>e</sup> siècle et pas du tout la première du XX<sup>e</sup>, nous avons eu affaire à des insurgés qui construisaient des barricades. Mais enfin nous savons bien tous que construire une barricade c'est absolument du théâtre. Qu'est-ce que signifie une barricade, qu'est-ce que c'était que les barricades ? C'était le moyen d'empêcher la cavalerie de passer, de charger. A partir du moment où vous engagez des chars, vous entrez complètement dans un problème moral. Parce que si le gouvernement avait voulu faire sauter les barricades non pas avec des C.R.S. mais avec des chars, il n'avait qu'à mettre des chars et c'était fini. C'est un phénomène de «queue», si je peux dire, c'est la fin de quelque chose.

*Question* — Mais pour les étudiants ces barricades étaient un symbole.

*André Malraux* — Que cela soit le symbole choisi est précisément symbolique. C'est le symbole du XIX<sup>e</sup> siècle parce que, attention, une vraie révolution touche au symbole. Vous savez, j'ai écrit autrefois : «On ne fait pas de politique avec de la morale, mais on n'en fait pas non plus sans» Mais les symboles qui sont nés de la révolution d'Octobre étaient des symboles extrêmement forts. Ce n'étaient pas ceux de 1905, et mon sentiment profond est que mai marque chez nous la fin de quelque chose, que ce n'est pas du tout un point de départ.

*Question* — Vous avez dit un jour que le général de Gaulle était un «des grands révolutionnaires de notre temps». Qu'entendez-vous par là ?

*André Malraux* — Je pensais surtout à l'œuvre du «colonisateur». On sait maintenant qu'il y avait chez les ministres français des points de vue différents. Pour moi, à partir du moment où nous avons créé la Communauté, j'ai eu le sentiment que nous jetions les bases de nations indépendantes et viables. Vous remarquerez que ce sont les anciennes colonies françaises qui ont les moins grands drames. Je veux dire qu'il n'y a eu dans nos anciennes possessions ni Congo ni Nigeria. Vous comprenez

aussi pourquoi. Tous ont essayé de décoloniser en maintenant les fédérations. Nous, nous avons détruit ces fédérations et nous sommes allés aux nouvelles nations.

*Question* — Quel est l'événement qui vous a, dans votre vie, le plus profondément marqué ?

*André Malraux* — On n'est pas soi-même très bon juge. Je suis à peu près persuadé que la Résistance a joué le plus grand rôle et probablement parce qu'elle était française. N'y voyez pas une manie nationaliste. Dans tous les autres cas je me suis toujours senti un peu «amateur», même en Espagne, même en parlant l'espagnol, même en combattant sans arrêt avec des Espagnols, je restais quand même un étranger. Mais pas en France.

*Question* — Comment voyez-vous l'après-gaullisme ?

*André Malraux* — La réponse tient absolument de l'ordre de la prophétie. Nehru m'avait dit : «Nous n'avons pas de successeur» et Mao m'a presque répété la même chose. Je crois qu'il est de la nature de notre époque d'avoir suscité un certain nombre d'hommes qui ne sont plus très jeunes et qui ont, leur vie entière représenté un destin historique. Il est probable que cet ensemble de conditions historiques ne se répétera pas.

Au même moment, n'oublions pas que si nous nous étions posé la question de la succession de Lénine, nous aurions peut-être dit Trotski. Personne d'entre nous n'aurait dit Staline. Il y a l'imprévisible. Je considère comme capital que les institutions apportées par le général de Gaulle soient plus efficaces que celles de la IV<sup>e</sup> République. Nous avons en ce moment le problème du Sénat, qu'il s'agit en fait de supprimer. Qu'est-ce que c'est le Sénat français ? Il représentait l'ensemble des intérêts des grands propriétaires terriens. Dans une France qui était une grande civilisation agraire, on a eu raison d'organiser cette représentation des propriétaires terriens. Mais, aujourd'hui, c'est une idée privée de sens.

Nous entrons dans une autre civilisation.

J'ai dit un jour dans un de mes discours que si Napoléon avait à discuter avec Ramsès II il pourrait le faire assez facilement. Leurs gouvernements n'étaient pas très différents, les ministres étaient à peu près les mêmes et leurs problèmes dans l'ensemble

étaient semblables. Si Napoléon devait discuter avec le président Johnson je crois que l'un et l'autre n'auraient rien à se dire. Et pourtant Napoléon n'est pas tellement loin de nous.

*Question* — Comment jugez-vous votre action de ministre ? Croyez-vous pouvoir réaliser le programme que vous avez défini un jour : «la culture doit être gratuite» ?

*André Malraux* — On n'admettait pas au début du XIX<sup>e</sup> siècle que l'instruction pût être gratuite. Jules Ferry a fait l'instruction gratuite et obligatoire et l'exemple a été suivi par toute l'Europe. Je pense que le phénomène culturel doit être traité tôt ou tard de la même manière.

Je crois qu'il y a une distinction très profonde à faire entre les connaissances dont la source est l'Université et tous les autres événements culturels qui ne sont pas des connaissances. Pour être clair je dirai : qui doit enseigner ce que l'on doit savoir de Molière ? L'Université. Qui doit rendre vivant Molière, faire qu'on aime Molière ? La Comédie-Française ou le théâtre.

Déjà Napoléon s'était très bien rendu compte de cela. Seulement avec ses trois théâtres d'Etat il assurait la culture parisienne. Tous les étudiants de Napoléon pouvaient aller au théâtre alors qu'aujourd'hui... il y avait trois mille spectateurs par soirée dans le Paris de Napoléon. Avec la télévision il y en a plus de trois millions dans la région parisienne d'aujourd'hui.

Nous assistons à une augmentation fabuleuse des connaissances. Mais à quoi servirait de connaître l'évolution de l'art ou la vie de Molière si l'on n'a jamais vu jouer *Le Bourgeois gentilhomme* ? La fonction de l'Université est de faire connaître. Notre fonction est de faire aimer.

*Question* — Est-ce que vous n'excluez pas l'art moderne ?

*André Malraux* — Ah ça, je ne le crois absolument pas. Nous avons organisé en province des expositions de tableaux abstraits. On a constaté quelque chose de très surprenant. Contrairement à ce que l'on a dit, les Maisons de la culture ne sont pas prolétariennes. Elles sont le métro. C'est-à-dire qu'il y a les prolétaires, il y a les

employés, il y a absolument de tout. Ce qu'elles ne sont pas, c'est d'être le «lieu» des riches. La classe vraiment riche n'a pas besoin des Maisons de la culture.

Si vous allez à Bourges, à Bourges où Marie Dorval, la plus grande actrice de son temps, n'a pas pu jouer faute de public nous avons, nous, 12.000 abonnés... Et nous savons exactement qu'il y a trois mille ouvriers de Michelin... Et l'exposition de Braque a été un énorme succès.

*Question* — Pourquoi avez-vous fait ravalier Paris ?

*André Malraux* — J'y tenais beaucoup. Vous savez, quand on a parlé de patine à propos de Paris, c'était absolument ridicule. Aucune pierre de Paris ne se patine en noir. Il suffit d'aller à Versailles, on le voit tout de suite. La pierre de Paris se patine en orange. Quand elle est noire, c'est qu'elle est sale et il n'y a pas d'autre raison.

Le fait d'avoir des monuments devenus noirs privait toute la partie sculpture de ses lumières et de ses ombres : tout était en noir.

En changeant la couleur de Paris, j'ai aussi le sentiment d'avoir rendu à Paris sa gaieté. Cette architecture qui, dans l'ensemble, n'est pas très tardive – XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècle – était une architecture gaie. La place de la Concorde, c'est la période la plus gaie de l'architecture française. Elle était très triste quand elle était noire. Je faisais tout autre chose que de nettoyer. Je retrouvais les véritables ombres et les véritables lumières des grands sculpteurs, des grands architectes. C'est une chose qui m'a beaucoup intéressé mais épisodiquement.

Sur l'essentiel, je crois que mon point de vue n'est pas artistique mais métaphysique. On a dit que la machine était l'opposé du rêve. Or ce que nous constatons, c'est que jamais on n'a eu des moyens de diffusion du rêve aussi puissants que dans la civilisation, à commencer par le cinéma. Les gens qui disposent des plus grandes usines de rêve ne sont pas des saints. Ce sont des gens qui veulent gagner de l'argent. Par conséquent, à part le comique, qui a une certaine valeur universelle, ce qu'ils cherchent surtout ce sont les données que les psychanalystes appelleraient les données les plus profondes, comme le sexe et le sang.

Or l'expérience nous montre que ce qui est la plus grande défense de l'homme contre les pulsions contre les instincts, pour parler comme Freud, c'est ce qui a survécu. Et pourquoi ? C'est assez difficile de le savoir. Mais c'est ce qui a traversé le temps. Nous savons très bien que nous ne regardons pas une statue grecque comme Périclès l'a regardée. Mais ce qui a traversé le temps porte dans l'ordre de l'esprit et dans l'ordre de l'art une sorte de défense de l'homme qui est la plus grande défense qui existe aujourd'hui probablement parce que la défense de notre civilisation n'est plus la religion.

La civilisation scientifique n'est pas une civilisation religieuse. Il lui faut donc trouver ses propres moyens de défense.

*Question* — Pourquoi avez-vous limogé Jean-Louis Barrault ?

*André Malraux* — Jean-Louis Barrault a déclaré à un journal anglais que le gouvernement avait fait envahir l'Odéon par une troupe de voyous pour pouvoir exercer la répression.

D'abord, vous le savez bien, nous n'avons exercé aucune répression. Ensuite, la direction d'un théâtre national implique des responsabilités. Personne n'est obligé d'être directeur d'un théâtre national. On peut aussi faire du théâtre sans cela. Le gouvernement a jugé que ces mensonges et ces calomnies – chacun sait que ce sont les étudiants qui ont occupé l'Odéon – exprimés publiquement sont incompatibles avec la direction d'un théâtre national. Je le regrette, parce que Jean-Louis Barrault est un homme de talent, mais je partage totalement le point de vue du gouvernement.

*Question* — Jean-Louis Barrault n'a pas été limogé pour avoir fait jouer Jean Genet ?

*André Malraux* — Absolument pas. Au moment de l'affaire des *Paravents*, je l'ai défendu moi-même devant l'Assemblée nationale. Je pense que c'est un grand homme de théâtre. Dans l'ensemble, son œuvre était réellement considérable.